

Libération

THEATRE

Horvath, l'amour noir

«La Foi, l'Amour, l'Espérance», d'Odon von Horvath, est une petite danse de mort où peur et lâcheté s'attrapent comme des microbes. A Châtillon, humour grinçant et montée du nazisme.

Lumières blêmes et murs froids, cela commence à la morgue et cela se termine au commissariat. «Une petite danse de mort en cinq tableaux», précise Horvath en sous-titre de sa pièce *La Foi, l'Amour, l'Espérance* (1), écrite à Berlin en 1932, interdite l'année suivante, ce qui détermina l'exil de l'écrivain.

La morgue est celle de l'hôpital où la jeune Elisabeth, représentante en dessous féminins dans le besoin, a la riche idée de se rendre, attirée par une rumeur: «On m'a indiqué qu'ici on pouvait vendre son corps. Absolument. Je veux dire que quand je serai morte, ces messieurs pourront faire de mon cadavre ce qu'ils voudront au profit de la science — sauf que je toucherai l'argent tout de suite.» La jeune femme est éconduite mais un préparateur, vaguement impressionné, lui prête 150 marks, premier acte pour Elisabeth d'une descente aux enfers pavée de malentendus, avec arrêts aux stations Kafka et Méloïrame.

Comme pour les autres pièces écrites par Horvath à cette période (*Casimir et Caroline* et, surtout *Légendes de la forêt viennoise*), la montée du nazisme est la toile de fond de *La Foi,*

l'Amour, l'Espérance. Cette première scène sur le carreau de l'hôpital donne le ton d'une histoire où il est beaucoup question de contagion. Peur, lâcheté, égoïsme s'attrapent comme des microbes, pareils à la gangrène qui emporte le préparateur en chef parce qu'il s'est fait une blessure au doigt en découpant un cadavre.

Heureusement, Elisabeth est d'un optimisme rare: «Il paraît que ça va encore empirer. Mais je ne lâche pas pied.» C'est une de ses premières répliques. C'est aussi la dernière. On vient de la repêcher, on lui a fait le bouche-à-bouche, elle est sur un banc du commissariat, sauvée, et les agents de police se préparent à partir pour la parade. Elle dit: «Je ne lâche pas pied», et vlan! le cœur qui lâche.

Dans la mise en scène de Sylvain Maurice à Châtillon, Pilar Anthony, robe vert espérance, donne à Elisabeth une sorte d'élégance, ni victime expiatoire, ni pauvre fille du peuple. Elle a beaucoup plus travaillé l'humour et les ruptures du texte que la construction psychologique de son personnage: et c'est un des mérites du spectacle que de donner à entendre ou à deviner les nuances de Horvath sans chercher à le replacer dans un contexte psycho-réaliste.

Plus entomologiste que démiurge,

Horvath s'intéresse d'abord à l'articulation des rapports humains et pose sur le monde le regard consterné et ravi de celui qui aime avant tout observer et écouter (il allait d'ailleurs chercher ses répliques — qu'il recyclait éventuellement d'une pièce à l'autre —, dans la rue et les cafés. Exemple: «L'agent: J'en arrive à me poser des questions.» «Le collègue: Surtout pas! Les questions, c'est du poison!»). Voix, silhouettes, passants dans le brouillard, employés au guichet, compagnons de files d'attente: ses personnages — Botho Strauss puise à la même source — n'ont d'épaisseur que dans l'éphémère: leur vie, avant ou après leur intervention, sur scène, est trop prévisible pour présenter le moindre intérêt.

Dans *la Foi, l'Amour, l'Espérance*, les figures qui bordent la descente aux enfers s'appellent le Préparateur, le Juge, la Femme du juge, le Comptable, l'Invalide, l'Ouvrier, le Sauveteur... Pour sa mise en scène, Sylvain Maurice les fait apparaître et disparaître par des trappes ou par un petit escalier, un dispositif qui a le défaut d'être trop statique, alors que le texte appelle le mouvement.

Mais cette relative raideur ne remet pas en cause la pertinence de la lecture. Le spectacle, dont une première

mouture avait été présentée cet été lors du festival du jeune théâtre d'Alès, est d'autant mieux venu que, depuis sa mise en scène en 1976 à Gennevilliers (avec André Marcon dans le rôle de l'agent de police-fiancé éphémère d'Elisabeth), la pièce a été rarement montée. Et que l'humour noir d'Horvath y est à son sommet. La Femme du juge à Elisabeth: «Bon, ne niez pas trop, et ne vous montrez pas plus maligne que le juge. Mon mari est un brave homme, mais ne prolongez pas l'audience par une défense inutile! Quand ça refroidit dans les assiettes à midi, parce que la séance s'éternise, et bien lui aussi il perd patience. Il faut quand même que les accusés fassent preuve d'un peu de bon sens, pensez-y, un juge, après tout, c'est un homme comme les autres.»

René SOLIS

Théâtre à Châtillon (46572211), 20h45 (sauf dimanche et mercredi), jusqu'au 12 décembre.

(1) Nouvelle traduction de Henri Christophe, non encore publiée. La pièce est déjà parue en France, sous le titre *La Foi, l'Espérance, la Charité*, dans une traduction de Renée Saurel (Gallimard 1967). La nouvelle traduction du titre est plus fidèle à l'allemand («Glaube, Liebe, Hoffnung» mais affaiblit l'allusion aux trois vertus théologiques).

EDITION DE PARIS

45F

le Parisien

Vendredi 4 décembre 1992

48^e année - N° 15006

Horvarth terriblement contemporain

Petite chronique quotidienne d'une bêtise ordinaire des années trente, « la Foi, l'amour et l'espérance », du Hongrois Odön von Horvath, est une comédie amère et cynique.

EN exil, mort à Paris en 1938 par un jour de tempête, le crâne fracassé par une branche d'arbre, l'écrivain hongrois (de langue allemande) Odön von Horvath n'était connu que par un petit nombre d'intellectuels (« Légendes de la forêt viennoise », « la Nuit italienne »). Son œuvre vient d'être retraduite en français et onze de ses pièces sont montées cette saison ! On découvre un dramaturge pointu, percutant, féroce, affreusement lucide. Bref, terriblement contemporain.

« La Foi, l'amour, l'espérance », écrite en 1932, est inspirée d'un fait divers : Elisabeth, jeune fille au chômage dans un pays en crise, vend son corps à l'institut d'anatomie pour récupérer 150 marks nécessaires à l'achat d'une carte de V.R.P. Elle attendrit un préparateur qui la prend pour une autre... A travers le préparateur au grand cœur, le



Une jeune chômeuse vend à l'avance son corps à la médecine. Mais elle tombe sur un médecin légiste peu scrupuleux... (Photo Eric Derval.)

chef préparateur inflexible, le comptable minable, l'inspecteur principal, c'est le labyrinthe implacable d'une bureaucratie idiote. Avec au bout du chemin : la mort. C'est surtout la peinture des âmes d'une terrifiante médiocrité. Avec huit comédiens qui incar-

nent les personnages de cette comédie humaine, Sylvain Maurice nous présente un spectacle dense et cruel, sauvé par un humour corrosif.

A.D.

► 20 h 45. Théâtre de Châtillon, 3, rue Sadi-Carnot, 92 Châtillon. Tél. 46.57.22.11.

"Le Quatrième coup"

Lundi 30 Novembre 1992

La foi, l'amour, l'espérance, c'est un beau titre, mais il faut l'entendre à "contrario", puisque c'est évidemment de l'absence de foi, d'amour, et d'espérance dont parle Horvath.

C'est une écriture cinglante, brutale, agressive, enfin tout est noir; l'Histoire est noire, la société est noire, les personnages ne peuvent pas s'en sortir, vraiment on en pleurerait!

Ceci dit, le texte est très beau, et la mise en scène de Sylvain Maurice est tout à fait honorable. Je dirai mieux, elle est très bonne et elle m'a surprise, parce que ce n'est pas évident de monter cela, c'est l'histoire d'une grave dépression! C'est l'histoire d'une femme qui à un moment donné de son histoire et de l'Histoire est réduite au chômage et se voit obligée de trouver du travail, de vendre son corps à la science pour avoir de l'argent...

Je ne vais pas tout raconter, elle a beaucoup maille à partir aussi avec les hommes, c'est elle la victime. C'est finalement le parcours d'une victime que l'on suit du début à la fin, et elle va jusqu'à la mort. Elle est entourée d'hommes, tout le monde est méchant, peut-être parce que le contexte socio-économique est bien trop dur pour les hommes et pour les femmes, on ne peut pas s'en sortir comme ça, doucement, toute seule, c'est impossible. C'est ce que nous dit Horvath mais avec cette agressivité et cette dureté dans le langage, avec des phrases cinglantes, très courtes, sans explication, sans développement, toujours d'une façon très précise. C'est un théâtre très brisé.

La mise en scène de Sylvain Maurice donne justement à vivre pour le spectateur cette brisure : la brisure des images, la brisure de la cohérence de ce monde qui est en train de vivre. Ne serait-ce qu'au niveau des éclairages, du déplacement des personnages masculins autour de cette jeune femme, au niveau des autres femmes aussi. Ce que l'on voit, c'est des petites lumières qui s'allument de temps à autre et qui s'éteignent, et qui sont malgré tout emportées par la vindicte du mal.

Je trouve que ce travail est tout à fait précis; il est élaboré, fin, raffiné et c'est un plaisir que de découvrir cette pièce que l'on comprend avec un grand plaisir.

Sylvain Maurice, qui a été l'assistant d'Agathe Alexis, montre son parcours dans ces images qui sont très léchées et très belles.

Il est jeune (il a 26 ans), ce sont de jeunes comédiens qui sont rassemblés pour cette pièce et forment une cohérence, un groupe qui fonctionne. Il y a des personnages qui sont peut-être ambivalents, ambigus, qui justement correspondent bien à cette trahison des personnages et à cette ambiguïté fondamentale de l'homme qu'on ne peut pas saisir.

Je trouve que c'est une belle représentation.

Véronique Hotte

PANORAMA DU MEDECIN

Le Quotidien de la médecine

37, AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES 75008 PARIS Tél. (1) 49 53 68 00 Fax. (1) 42 25 40 03/06 ISSN 0299-3286 4 FRANCS

REPERES
pages 16 et 17

N° 3707

MERCREDI
2 DECEMBRE 1992

Tespace
TONUS

PANORAMA DU MEDECIN N° 3707

MERCREDI 2 DECEMBRE 1992 **25**

THEATRE

« LA FOI, L'AMOUR, L'ESPERANCE »
DE ODEN VON HORVATH

Croire en qui, en quoi ?

Voyage cruel et drôle où la morale et la réalité quotidienne ne font pas bon ménage, la pièce d'Horvath (très en vogue actuellement, puisqu'il fait l'objet de quelque seize affiches en France), donne lieu à la première mise en scène théâtrale de Sylvain Maurice.

Adeptes de la sobriété la plus élémentaire (très peu d'accessoires, beaucoup de jeu), il nous raconte l'histoire de cette Elizabeth (formidable Pilar Anthony), chômeuse et solitaire, dans une

ville moderne ravagée par la crise...

Elle n'a d'autre recours, pour se procurer la carte de VRP à 150 marks qui lui permettrait de survivre, que de chercher à vendre son corps, plus précisément son cadavre futur, à la morgue locale...

Si l'écriture d'Horvath n'est pas d'une franche gaieté, son cynisme, en revanche, a une saveur très particulière, dont Sylvain Maurice s'est emparé avec une joie indéfectible.



(photo Marie Fargeot)

Yvan Duruz (Alphonse Klostermeyer).

Dans un décor dépouillé, il fait se mouvoir les personnages au gré de l'intrigue, mais toujours de manière très « pressée ». Cette

course après le temps, cette quête en somme, de communication, de chaleur, d'amour peut-être, dans un univers fonctionnarisé où la fantaisie n'a pas sa place, si elle vous donne le tournis, n'en est pas moins intense, surprenante, inventive et remarquablement interprétée.

Elizabeth trouvera peut-être l'amour auprès de cet embaumeur qui lui donne la somme escomptée, pris de pitié par son état, mais le poids de la bureaucratie est terrible et la bêtise, universelle... Il se pourrait que ce soit elle qui gagne...

VERONIQUE BLI

Théâtre de Châtillon, 3, rue Saa Carnot, 92320 Châtillon. Tél. 46.57.22.11. Du lundi au samedi à 20 h 4. Relâche dimanche et mercredi. Jusqu'au 12 décembre.

AVANT-SCENE Théâtre

HORVATH A CHATILLON

par Anca Visdei

article à paraître dans le numéro de décembre.

On découvre Horvath... Cinquante ans après sa mort, il était temps! Ainsi va le cruel destin des auteurs dramatiques...

Si *Casimir et Caroline* est un classique, les autres pièces de Horvath, dont on a récemment joué le *Don Juan revient de guerre* et *Les Légendes de la forêt viennoise*, ne font que nous conforter dans notre opinion sur l'immense talent de l'auteur hongrois de langue allemande.

La foi, l'amour, l'espérance, débute à la morgue : pour quelques marks de plus, Elisabeth essaye d'y vendre son cadavre. Si elle anticipe sur l'objet du contrat, elle veut en revanche que le prix lui soit payé immédiatement. Au bout d'une descente aux enfers qui prend les dehors pittoresques et primesautiers d'un jeu de l'oie, Elisabeth aura perdu corps et vie sans en toucher le prix. La pensée de Tourgueniev dans *Journal d'un homme de trop* : "je ne suis ici bas que pour faire nombre", s'applique parfaitement à cette héroïne qui n'a d'autre tort que d'être née au mauvais endroit, au mauvais moment. Un peu comme Horvath qui avait écrit sa pièce en 1932. L'interdiction de cette oeuvre en 1933 et l'exil parisien qui s'en suivit devait lui démontrer qu'il était, comme la plupart de ses personnages, né au mauvais endroit, au mauvais moment.

La foi, l'amour, l'espérance, préfiguration de la dépersonnalisation et du très peu de cas qu'on allait faire d'une existence humaine est une projection visionnaire, d'une grande justesse, des temps nazis qui commençaient. L'oeuf du serpent se craquelait déjà... Le mauvais endroit, au mauvais moment, une fois de plus : à trente-sept ans, Horvath meurt devant le théâtre Marigny, le crâne fracassé par une branche d'arbre... Le destin revu par l'humour noir.

Tous les personnages sont cantonnés dans leur rôle social comme dans un corset de fer : chacun essaie désespérément d'accéder à un peu d'individualité mais les temps sont trop durs pour un tel luxe. Elisabeth n'est remarquable que par son instinct de survie : plus pathétique et long sera son chemin de croix. Son corps est son unique patrimoine. Elle est d'ailleurs représentante en dessous féminins... Les cercles infernaux s'ouvrent devant la pauvre Elisabeth. On se surprend en train de penser à un Sisyphes tombant de tout son poids : rejetée suite à une méprise par le monde du travail, la justice s'empare d'elle, puis la prison. Dernier recours où elle place tous ses pauvres espoirs, l'amour lui est inaccessible et la

précipite dans le suicide... Qu'elle rate comme tout ce qu'elle fait. Le canevas de cette tragédie ricanante est une écriture simple d'une formidable efficacité dramatique : un filet qui semble lâche pour mieux cacher une solidité à toute épreuve.

Sylvain Maurice réussit sa mise en scène dans la justesse et la fidélité au texte. Il dirige ses acteurs avec pudeur et fermeté. Les comédiens parviennent à incarner la chair sans âme, le corps réduit à sa fonction sociale, déchéance ultime de l'humain. Pilar Anthony donne au personnage d'Elisabeth ce qu'il y a de plus dur pour une comédienne : une existence évidente, presque discrète dans sa justesse. Louable et raffiné exercice de simplicité qui demande tellement plus d'art qu'une tonitruante présence. L'ensemble de la distribution est excellent et on se réjouit de la fraîcheur et de la pureté presque monacale avec laquelle une troupe jeune se penche sur un auteur jeune et insoumis. C'est la contemporanéité des regards. Un dispositif scénique simple, efficace et implacable (scénographie et costumes de Joëlle Bondil) comme l'histoire elle-même, contribue à la réussite du spectacle. Ce travail sur une époque immorale (la nôtre y ressemble à s'y méprendre) est mieux qu'un travail honnête : c'est un travail moral dans le plus noble sens du terme, une oeuvre artistique à la santé mentale indéniable

La Foi, l'Amour, l'Espérance, Théâtre à Châtillon

Le texte de la pièce est publié dans l'AVANT-SCENE Théâtre N° 590